Modernité, comment ?

Par le Dr Mohamed Larbi Ould Khelifa

1- Le modernisme et l'institution du savoir

L'utilisation du concept de la modernité ou du modernisme, considéré comme un terme épistémologique en Italie, remonte à 1904, dans le but de distinguer le courant du renouveau dans la théologie de l'Eglise catholique. Le pontificat considérait les méthodes de recherche dans la science théologique telle une rébellion contre l'orientation traditionnelle du Vatican et de ses doctrines scolastiques héritées depuis la création de l'Eglise par les premiers saints. Ainsi, parallèlement aux thèses de l'Eglise et leur étendue dans la culture de la société, le modernisme est aussi un argument propre aux anti-scolastiques ou ceux que l'Eglise appelle les «ennemis de l'intérieur». Dans son livre *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, E. Poullat estime que la compréhension de la problématique du modernisme doit être introduite en trois paliers (B. Pola, Casterman—Paris, 2e édition – 2003) :

1- Le niveau chronologique du conflit entre la science et la foi, notamment après le deuxième regroupement des églises au début du siècle dernier.

2- L'analyse des débats doctrinaux et idéologiques à l'intérieur de l'Eglise avec ses différents courants de manière particulière et l'Eglise chrétienne, ainsi que son entourage socio-culturel de manière générale.

3- La compréhension et l'analyse des phénomènes socio-culturels provoqués par l'Eglise ou considérés comme une réaction à son égard, ou encore comme une étendue de son pouvoir. Seulement, la problématique du modernisme s'est rapidement transformée, de polémique à l'intérieur de l'église et ses alentours, en production du modernisme, la faisant coïncider avec la révolution continue dans le domaine des sciences, des arts et de la littérature en Europe de l'Ouest jusqu'à nos jours, ainsi que l'avènement de la révolution industrielle en Italie, ensuite en Grande-Bretagne et qui s'est répandue jusqu'en Europe du Nord et en Amérique.

C'est ainsi que s'est développée la connaissance de l'homme et de la nature et s'est accrue la confiance en le cerveau et la machine. Mc Luhan, dans son livre *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme,* édité en 1985, a évalué l'évolution extraordinaire des sciences et des arts par l'unité temporelle comme suit : le volume de la connaissance et de la technologie réalisé par l'homme, en l'espace des trois années de la décennie 1960-1970, équivaut à trente années du début du siècle présent, à trois cents ans de l'époque de Newton et à trois mille ans de l'ère des cavernes.

Nous dirions donc que la problématique de la modernité ou du modernisme est passée du domaine de l'Eglise à celui de la révolution scientifique et industrielle. Cependant, même dans ce domaine, la solution n'a pas été trouvée, car les doctrines existentialistes, les mouvements religieux et les mouvements des «Verts», de ceux qui appellent à la protection de la nature, ne sont qu'une nouvelle façon de poser la problématique du modernisme, avec plus de complications, transparaissant dans les dizaines de courants apparus durant la dernière partie du XXe siècle à travers l'abstraction, le personnalisme et le structuralisme chez Strauss et Levy Bruhl ainsi que l'évasion massive vers les zones rurales et l'importance d'associer la démocratie au christianisme au sein de partis portant ce nom ; le parti «Démocratie chrétienne» a gouverné en Italie ainsi que dans la majorité des pays scandinaves et gouverne actuellement en Allemagne sous la présidence de la chancelière Merkel. Il est à remarquer que le pouvoir de ces partis ne fait que croître depuis la Seconde Guerre mondiale, et ce, en réponse aux partis communistes qui s'étendaient en Europe et à l'apparition de l'Union soviétique comme force idéologique sur la scène internationale. Les démocraties chrétiennes était donc dans l'obligation de conclure des «compromis historiques» avec les partis communistes ayant un grand pouvoir, tel que ce qui est arrivé en Italie, au début des années soixante-dix.

La culture traditionaliste d'Ibn Badis, imprégnée du religieux dans lequel il a baigné, ne l'a pas empêché de s'intéresser de près aux sciences. Il s'est d'ailleurs distingué par une méthode visant à former une élite qui poursuit la diffusion de la pensée de la Nahda en gardant une proximité avec le peuple afin d'inculquer le savoir et par là même réduire les aspects du sous-développement hérité des siècles de retard accumulé par la politique coloniale.

Quant au modernisme en Algérie et dans le reste de la région arabe et africaine, son sens est seulement métaphorique, et ce, en raison de la faiblesse du rythme de la production locale en la matière. L'élite culturelle et politique utilise ce concept pour faire référence à deux significations :

1- l'accumulation créative de la pensée arabo-musulmane (le courant de la Négritude dans certains pays africains) est une accumulation très importante dans son contexte civilisationnel et historique, mais qui est devenue aujourd'hui une partie du mouvement continu de l'histoire ; il faut dire qu'elle n'est plus considérée comme créativité, c'est-à-dire qu'elle n'est pas en position dominante dans la pensée humaine et sa constitution réelle est représentée dans sa soumission à une critique sévère (qui n'a absolument rien à voir avec l'ostentation ou l'élégie de Antar Ibn Chaddad) par les contemporains, facile à enrichir de l'intérieur et dont le mouvement est facile à accélérer à la lumière des réalisations scientifiques et technologiques.

C'est cette voie, à la fois juste et éprouvante, menant à l'ancrage de la modernité et du développement, qu'a suivie la Chine populaire ; ce pays qui a conservé les enseignements de Confucius et les théories de TZU rapportés dans son ouvrage *L'art de la guerre*, il y a déjà vingt siècles, sans oublier qu'elle était à l'avant-garde des civilisations bien avant l'ère grégorienne. Elle a également su imposer l'acupuncture à l'université de Harvard et qui tente en même temps d'assimiler la technologie de l'espace et de maîtriser les conquêtes actuelles et futures du modernisme, à savoir l'informatique, la télématique, la biotechnique, l'électronique et la bureautique. A notre avis, ce développement doit être comparé à un autre développement en matière de justice et de liberté ainsi qu'à ses positions vis-à-vis des droits des peuples opprimés à travers le monde, un développement prudent prenant en compte certains intérêts.

2- L'accumulation créative occidentale est le sens le plus répandu parmi l'élite qui a adopté, au début du siècle dernier, la norme européenne pour fixer le contenu ainsi que les efforts du modernisme. Ainsi, le modernisme est alors transmis en la forme, vu que la participation de l'élite locale est minime et se limite parfois à l'imitation du plus fort dans ses aspects autant positifs que négatifs et les points négatifs sont peut-être plus nombreux, car les aspects positifs se représentent dans la présence des conditions favorisant la création du modernisme et non la consommation de son excédent.

C'est pour toutes ces raisons que deux des importantes expériences historiques ont échoué, à savoir l'expérience de Mohamed Ali en Égypte et celle de Kamal Atatürk en Turquie. C'est aussi en raison de l'ancrage du modernisme au sein de la société et la consommation moderniste limitée à des cercles restreints du peuple qui se distinguent par un comportement superficiel au niveau des relations sociales et par la pauvreté de leur capital culturel et de la sous-traitance en matière d'industrie et de technologie. A ce sujet, de nombreux pays dans la région se vantent, ces dernières années, de dire que la sous-traitance n'est qu'un ensemble de règles mis au service de la stratégie de grandeur et de consommation de la puissance étrangère.

Si nous faisons une analyse rapide sur le parcours des deux pays précités, nous verrons qu'ils sont passés du coup d'Etat et du système militaire au discours sur le projet islamiste dans un style missionnaire qui apparaît sous le contrôle de l'Oncle Sam qui leur trace et dicte leurs limites politiques. Ne nous hâtons pas à porter des jugements sur les évènements actuels en Égypte qui semblent être un retour à la case départ et espérons que la forme ne l'emporte pas sur le fond, c'est-à-dire le retour du «kaki» sans aucun projet de développer ou de moderniser la société après un embargo étouffant imposé durant plus de quatre décennies au mouvement de libération nationale et au mouvement des non-alignés, le grand dérèglement des rapports de force dans la région ainsi que son démembrement depuis l'intérieur en ethnies et doctrines qui s'entredéchirent sans aucun motif afin de se libérer du compradore interne et celui imposé depuis l'extérieur. Attendons l'aboutissement de l'expérience turque avant la fin de la deuxième décennie de ce siècle ; va t-elle demeurer la gardienne du front de l'Est et de l'alliance dans laquelle elle est partie prenante ? Et jusqu'où ira la mobilisation de son élite contre le régime conservateur qualifié d'islamiste ? Les deux pays n'ont pas connu le modernisme bourguibiste de Tunisie qui est proche de l'ataturkisme et qui ne repose pas sur l'armée mais plutôt sur la police et l'organisation du parti ainsi que son prolongement dans l'administration ; mais ne nous hâtons pas à faire des prédictions de l'aboutissement des tiraillements particulièrement après le consensus autour de la Constitution en Tunisie et l'adoption du projet démocratique qui sortira ce pays frère et ami de la crise. Il ne faut pas omettre que le coup de force d'Ataturk visait à annihiler tout ce qui rappelle la dimension islamique de la Khilafa en la remplaçant par une copie conforme de l'Etat nation occidental aux premières décennies du XXe siècle, cette orientation occidentale lui était peut-être inspirée par les services gracieux rendus par les Arabes du Moyen-Orient à l'alliance britanico-française qui n'est en fait qu'une autre forme de colonisation où le colonisateur prend une autre allure qui n'en est pas moins terrible.

Ataturk jugea ainsi que c'était là la voie du salut de la Turquie de l'offensive de l'alliance occidentale et de l'éclatement. Il remporta ce pari, et c'est d'ailleurs cet aspect qui attira l'attention de l'imam Ibn Badis, lui qui aspirait à libérer son pays du joug colonial.

La culture traditionaliste d'Ibn Badis, imprégnée du religieux dans lequel il a baigné, ne l'a pas empêché de s'intéresser de près aux sciences. Il s'est d'ailleurs distingué par une méthode visant à former une élite qui poursuit la diffusion de la pensée de la Nahda en gardant une proximité avec le peuple afin d'inculquer le savoir et par là même réduire les aspects du sous-développement hérité des siècles de retard accumulé par la politique coloniale. Quoi qu'on en dise, il faut replacer les leaders du mouvement national, sans les juger, dans le contexte historique jusqu' en 1954 et ne pas essayer de faire des comparaisons qui font fi de la situation de l'Algérie avant l'indépendance.

La guerre de libération a été, sans nul doute, le plus grand changement qu'a connu l'Algérie ; elle a touché toutes les franges de la société et pour accéder au long chemin de la modernité, c'est-à-dire à l'édification du savoir, il fallait absolument se débarrasser du colonialisme.

Il est normal que les leaders de la Turquie d'Erdogan remémorent les souvenirs de l'empire ottoman et marquent de leur présence ce qu'ils considèrent comme leur domaine historique vital ; or, le présent a imposé d'autres équations pour l'équilibre des forces et dont la principale n'est autre que la modernisation et son impact sur les sociétés où de nombreuses élites s'inspirent de l'Occident bien qu'elles résident en Orient.

L'Etat qui a porté la bannière du modernisme, durant la deuxième partie du XXe siècle, n'a pas prévu dans ses discours révolutionnaires ou libéraux un sens épistémologique afin d'asseoir le modernisme au sein de la société, de répandre et d'ancrer son impact, c'est pourquoi la norme la plus importante du modernisme reste l'imitation de forme.